NEWSLETTER

Novembre 2026

L'équipe municipale remercie l'association NSD Madres pour l'organisation sans faille de cette journée de la Saint Martin.



Pour commémorer l'armistice de 1918, le défilé, escorté par l'orchestre Lebrun prend le départ devant la mairie.



le 11 novembre, la traditionnelle fête de la Saint Martin marquait la fin des travaux des grands champs avant l'arrivée de l'hiver.

Après l'apéritif offert par l'équipe municipale, 86 convives se sont attablés dans la salle polyvalente pour partager un repas animé par l'orchestre Lebrun.



Les fidèles sont rassemblés dans l'église Saint Martin pour la célébration de la messe accompagnée musicalement par l'orchestre Lebrun



Une chorale improvisée a entonné "l'hymne local" sous le regard attentif de son chef de chœur.





Devant le monument aux morts, deux gerbes sont déposées et un hommage est rendu aux combattants "Morts pour la France".

Mais au fait, qui était Saint Martin ?

Ancien soldat romain devenu moine puis évêque de Tours,il est célèbre pour avoir partagé son manteau en deux avec un mendiant lors d'un hiver glacial à Amiens.

La fête de la Saint Martin il y a plus de 100 ans

La veille, les femmes, une corbeille posée sur leur tête, allaient à la rivière laver tous leurs ustensiles. Elles préparaient des gâteaux : les fouasses. Chaque famille, recevant de nombreux invités, tuait un mouton acheté à la foire du Bousquet, les bouchers tuaient une vache chacun.



L'orchestre était composé de 5 ou 6 musiciens qui venaient de Quérigut ou de Caudiès, Maury et Saint-Paul. Ils arrivaient la veille et montaient d'Axat à pied.
Pour annoncer la fête, une fanfare faisait le tour du village. Après minuit, on allait faire jouer les aubades à toutes les filles, et la fête débutait. Quelques jours avant la fête, la jeunesse se réunissait pour nommer le président et le vice-président, qui choisissaient leur présidente et leur vice-présidente. Le jour de la fête, ces deux couples ouvraient le bal et le premier tour de danse leur était réservé.



Le matin du premier jour, on allait à la messe et au monument aux morts.





On faisait une danse qu'on appelait le Bal des Bouquets, où chaque cavalier achetait un bouquet à sa cavalière.
Il n'y avait pas de salle de danse à cette époque. Le jour, on dansait dans la cour de la caserne, et pour la nuit, on aménageait une grange. On décorait le lieu avec des guirlandes, on plantait un sapin de chaque côté de l'entrée, l'accès était gratuit.
Le président choisissait une grosse pomme que le plus riche du village piquait de pièces de 10 et 20 francs en or, jusqu'à ce qu'elle en soit complètement recouverte. Cette pomme était placée sur un plat en métal et recouverte d'un joli foulard de soie fourni par la présidente.
À midi, le président faisait le tour de chaque maison, il portait le plat, le posait sur la table et découvrait la pomme garnie d'or. Il demandait alors aux hôtes de la maison ce qu'ils voulaient entendre jouer, l'orchestre s'exécutait et une obole était déposée dans le plat.

La fête de la Saint Martin durait 4 ou 5 jours

À la fin de l'après-midi, pour que tout le monde puisse y assister, on faisait publier une danse que l'on nommait le Bal des Cocus. Cela consistait à laisser seul, au milieu du bal, un cavalier qui se laissait dérober sa cavalière. On dansait une polka, tout d'un coup, les musiciens s'arrêtaient de jouer. À ce moment, le couple se faisait une révérence et réalisait un demi-tour. Le cavalier se trouvait alors face à une autre danseuse qui lui tendait les bras, sa cavalière en faisait autant avec un autre danseur. On changeait ainsi plusieurs fois de partenaires. En patois, on disait : « Si jo soi cocut, la femna n'es la causa » (Si je suis cocu, ma femme en est la cause), et le bal continuait. Mais certains couples qui ne voulaient pas être cocus se faisaient la révérence en se tenant par la main, sans faire le demi-tour. Il y avait toujours un garçon ou un homme qui n'était pas engagé dans la danse et surveillait le moment du demi-tour pour chiper une cavalière en se plaçant derrière elle. Des fois, c'était d'un commun accord, pour se débarrasser d'un partenaire encombrant, et le cavalier désarçonné restait planté sans cavalière : les musiciens s'arrêtaient de jouer, et c'était le cocu.
Le dernier jour, on dansait la farandole.

Sources : mémoires de Jean-Baptiste Escach